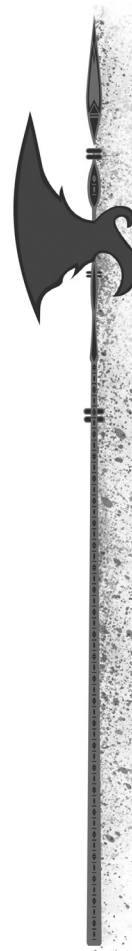
COLLECTION
HALLEBARDE



MÉMOIRES D'ORAGE

Tome 3 : L'âge de mourir

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Titre : Mémoires d'Orage / Jérémie Bourdages-Duclot.
Noms : Bourdages-Duclot, Jérémie, 1990- auteur. | Bourdages-Duclot, Jérémie, 1990- Âge de mourir.
Collections : Collection Hallebarde ; 13.
Description : Mention de collection : Collection Hallebarde ; 13 | L'ouvrage complet comprendra 5 volumes. | Sommaire incomplet : tome 3. L'âge de mourir.
Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220008930 | Canadiana (livre numérique) 20220008949 | ISBN 9782925006329 (couverture souple : vol. 3) | ISBN 9782925006336 (EPUB : vol. 3)
Classification : LCC PS8603.O94455 M46 2022 | CDD C843/.6—dc23

ISBN
978-2-925006-32-9
978-2-925006-33-6 (EPUB)
978-2-925006-20-6 (ensemble)

Illustration
Sean Samuels

Image de collection « Hallebarde »
Magalie Chen Laberge

Couverture et grille graphique
Alizés Communication

Mise en pages et adaptation numérique
Studio C1C4

Révision linguistique
Danielle Boulianne

Distributeur exclusif pour le Canada
Messageries ADP
www.messageries-adp.com

Éditions du Bouclier
CP 8447 Chicoutimi Racine
Chicoutimi (Québec) G7H 5C2
418-376-3043
www.editionsdubouclier.com

Dépôt légal
Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025.
Dépôt légal — Bibliothèque et Archives Canada, 2025.

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.
© Éditions du Bouclier

Imprimé au Canada

MÉMOIRES D'ORAGE

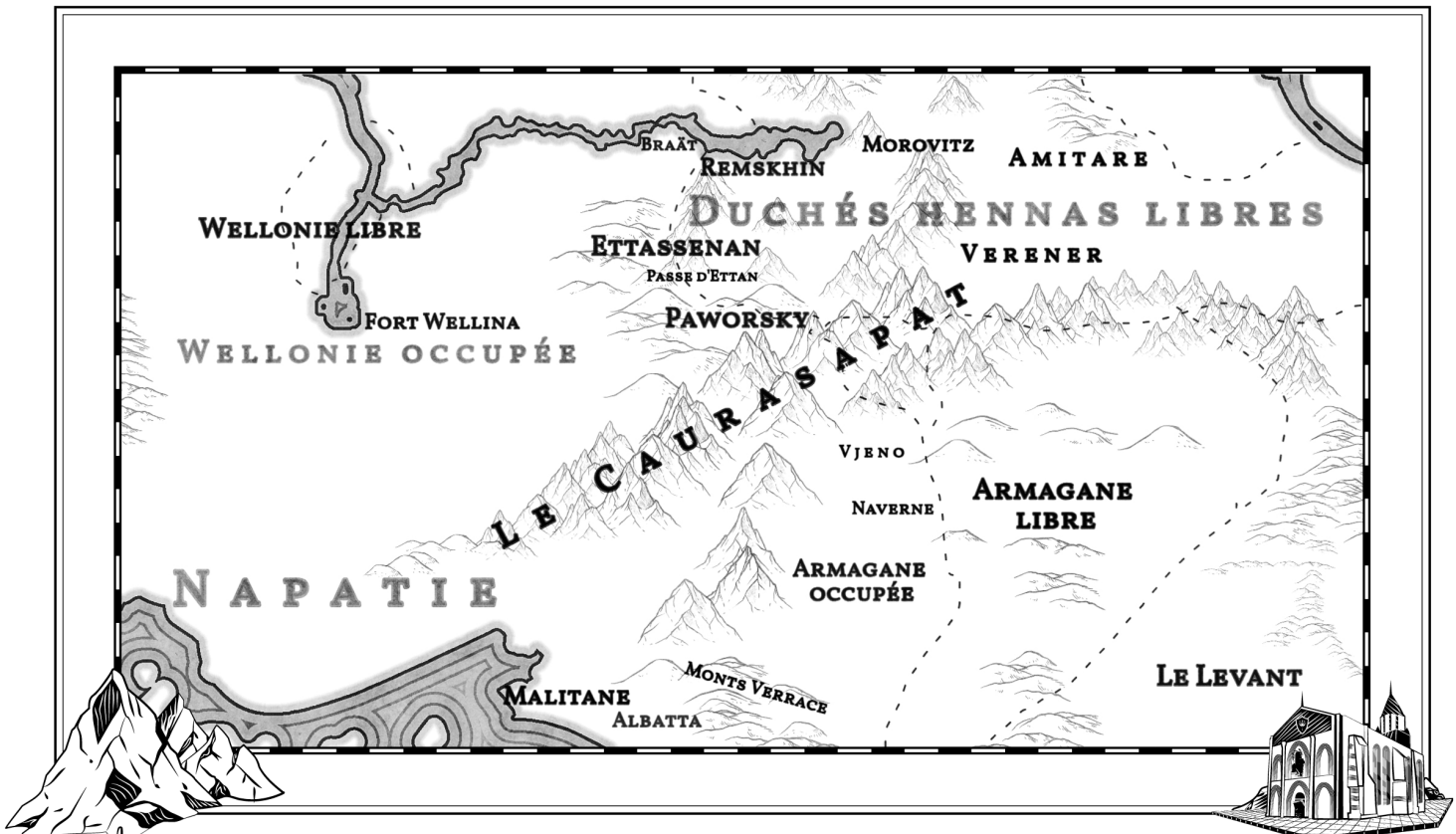
Tome 3 : L'âge de mourir

JÉRÉMIE BOURDAGES-DUCLOT

Éditions du Bouclier

Pour Félix,
qui me lit depuis la toute première page.


Le Dominat de la Lutchwae
Tixus
La Grande Mer
Geitenberg
Saran
Lutch
La baie garcane
Garcagne
Oxworth
Bartade
Madeña
Belledonne
Wellonie occupée
Catagne
Duchés hennas libres
Fort Wellina
Elbèn
Lutchwae
Le Caurasazat
Armagane libre
Armagane occupée
Corriga
Napatie
Malitane
Baradaye
Monts Oubai
Elm Bèren
La Mer intérieure
Jbel Naïa
Thalie
Le Levant
Az Rajaad
Az Manoor
Nantoue
Sissine
Le Grand Sud


Braät
Remskhin
Morovitz
Amitare
Duchés hennas libres
Wellonie libre
Ettassenan
Passe d'Ettan
Verener
Fort Wellina
Paworsky
Wellonie occupée
Le Caurasapat
Vjeno
Armagane libre
Naverne
Armagane occupée
Napatie
Monts Verrace
Malitane
Albatta
Le Levant

I

UNE LETTRE

Le crépuscule rougissait tranquillement le fleuve, là où la forteresse de Braät se dressait.

Seul sur le roc de la berge, un homme corpulent trouva une pierre moins coupante que les autres pour s'y adosser. Il regarda glisser sur l'eau pourpre les barques de soldats qui revenaient des galères amarrées plus loin dans la baie.

Ses doigts déplièrent la lettre qu'il venait de recevoir, apportée par la caravane de vivres et de courrier faisant de multiples arrêts dans les garnisons lutanes du Rehmskin. Malgré le voyage en mer, les odeurs d'une cale humide et les semaines de route cahoteuse par les provinces du Dominat, dès que Rivière en déchira le sceau, la missive exhala un parfum floral. La nostalgie lui piqua la gorge.

William,

Je vous écris sans savoir si la guerre a eu raison de vous.

Impossible pour moi d'expliquer la confiance que j'éprouve, pourtant. J'ai conscience que la Chance fait fi des sentiments quand elle roule les dés au-dessus de vos têtes, là-bas, sur le front des duchés insoumis. Mais je vous connais bien. J'ai bon espoir que nous nous recroiserons ; vous savez mieux que personne vous déprendre des griffes de la mort. Je vous ai vu à l'œuvre tant de fois.

Aux dernières nouvelles, la petite était toujours en vie. Est-ce encore le cas ? J'ai appris que vous ne participez pas aux mêmes campagnes que sa Compagnie. N'êtes-vous pas devenu, en revanche, un peu comme son père ? Mais voilà que je m'égare. Laissez-moi d'abord vous raconter autre chose. Nous reviendrons ensuite à la gamine ; il le faudra.

Je m'ennuie de vous. Après votre acte de bravoure pendant le bal du Ministre, quand vous avez réussi à défaire le plan du comploteur Hyatt, je n'ai pas eu la chance de vous reparler. Vous êtes parti d'Eevelan si vite.

Il m'est important de vous remercier. Vous avez tenu votre part du marché. J'ai bien retrouvé l'oncle là où vous m'aviez dit qu'il serait. Mes nombreux hommes ont tué les quelques-uns qu'il lui restait. Je l'ai ensuite interrogé sur l'objet de ma convoitise et sur l'emplacement de celui-ci… Vous savez que je suis capable d'être convaincante. Il a pourtant refusé de me répondre, préférant me demander si sa nièce vivait toujours. Le bougre avait bon flair, il a bien lu mon hésitation avant que je ne hausse les épaules. Ses dernières paroles furent le silence et un sourire. Il s'est jeté en bas d'une fenêtre du château abandonné des Auger.

Ofroi est un lieu maudit, n'est-ce pas ? C'est peut-être la raison pour laquelle l'oncle en avait fait son refuge. Qui viendrait bien déranger les fantômes de nos vieilles défaites ?

Selon mes espions, Finngarer cherche encore. Si vous savez quelque chose, je vous supplie de me le révéler. J'aimerais tant que vous connaissiez la nature du péril qui nous guette, mais je ne peux rien vous dire. Pas dans une lettre. Advenant que l'homme fort d'Eevelan mette la main sur ce document… Cette simple perspective me donne la nausée.

À propos du diable qui loge au palais d'État, mes espions m'ont rapporté une information inquiétante. La raison de ce message.

Vous rappelez-vous notre jeune et dangereux ami commun ? Celui qui a déjà travaillé pour moi et que vous avez laissé boiteux et ensanglanté dans une ruelle du Quartier Bruyant ? Ce jeune homme, je l'ai appris de source sûre, a été engagé par Finngarer pour voyager vers le continent. Afin de retrouver la petite et de la tuer.

Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous fais part de cette information. J'ai après tout moi-même eu mes moments de faiblesse. Si ce n'avait été de Cassandre Montferras, la jeune fille serait morte aujourd'hui, à ma demande.

Voyez ceci comme un geste de bonne foi. Vous m'avez aidée. Je vous aide en retour. Nous ne sommes pas condamnés à être des victimes solitaires dans cette grande valse qui s'amorce entre les puissants de notre monde. Nous pouvons, nous devons, *nous porter assistance lorsque nos choix s'effritent.*

Veillez sur la petite. La guerre n'est pas la seule chose capable de faucher l'âme d'une soldate.

J'attendrai de vos nouvelles, mon bel ami, si vous vous sentez un jour assez magnanime pour m'écrire une réponse. Cela me réchaufferait le cœur en cet hiver qui s'annonce long. Quand il fait froid ainsi, je m'ennuie de vos caresses.

M.

— Rivière !

Le cri ramena le gros homme à la réalité au moment exact où il terminait sa lecture. D'un geste fluide et discret, il glissa la lettre ainsi que l'enveloppe dans une poche intérieure de son manteau, tout en se levant. Il tourna ensuite son attention vers le petit soldat brun qui l'avait interpellé, en haut des éboulis de roc.

— Dalia vient d'arriver au galop ! lança Majid.

Rivière retrouva le souffle que la missive lui avait volé. Il fronça les sourcils, incrédule.

— Dalia ?

Bien que loin, il parvint pourtant à distinguer les traits du Zaraphe. Majid affichait un air qui ne présageait rien de bon.

— Elle a chevauché à bride abattue depuis l'Ettassenan. Viens. Nous devons partir.

II

DUEL À L'AUBE

Je ne voyais de Cassandre que son profil, dans le contre-jour de l'aube naissante.

Je partageais le silence absolu des femmes et des hommes de la tranchée. Nous contemplions tous, dans le champ crevassé, les deux silhouettes noires qui s'inclinaient l'une devant l'autre avant de se mettre en garde. Hormis le claquement des bannières sous le vent, on n'entendait pas le moindre bruit.

De ce matin-là, je me rappelle la très pâle aurore, presque bleue, qui semblait perdre sa bataille pour extirper le monde des ténèbres. Une lumière qui n'illuminait rien, le ciel gris d'un hiver très froid. La plaine retrouvait le jour sans le souhaiter, et le sol labouré par les obus, jonché çà et là de corps gelés, paraissait enfoncé dans le néant. Même la neige éparse était noire.

Le groupuscule d'arbitrage se trouvait à mi-chemin entre nous et l'ennemi. Les maréchaux, indissociables les uns des autres si ce n'était la couleur de leur livrée, étaient assis sur des chaises de camp. Des pages avaient apporté un bureau de scribe sous l'auvent de la *Lutchwae*. L'archiduc Seizer, suzerain henna de l'Ettassenan, avait mobilisé son propre secrétariat pour l'affaire. Deux mois à être coincés les uns face

aux autres, à recouvrir la terre gelée de cadavres après chaque assaut, cela suffisait à provoquer l'ennui chez les membres de l'état-major. En galants hommes de bonne société, ils pouvaient reconnaître l'abattement et la fatigue parmi leurs troupes. D'autres moyens de faire la guerre, aussi négligeables qu'un duel, ont le bénéfice d'espacer les souffrances. Il faut bien que les soldats aient l'énergie de se battre.

Les règles de la courtoisie militaire sont limpides. Chaque parti convoque son champion. Les deux camps doivent colliger les détails du duel, pour mieux raconter l'Histoire et se plaindre du déshonneur de l'autre. Quand entente il y a sur le lieu, l'heure et les circonstances convenues de la victoire — et de la défaite —, un public attentif de troupiers s'amasse sur les lignes.

Les Lutans dominaient l'espace de notre tranchée. Une poignée de femmes d'Orage, mes camarades, s'étaient frayé un chemin pour assister au combat de leur capitaine.

Je crois que l'archiduc lui-même s'était assis au milieu du champ de bataille, face aux généraux de l'Empire. Ils n'étaient tous, pour moi, que des ombres dans la pâleur du jour nouveau. Les acteurs murmurants d'un spectacle qui s'agitait derrière un drap illuminé. Des silhouettes en cape et en béret. Quelques arquebusiers distants. Cassandre et son adversaire. Ces derniers avaient tous deux jeté manteau et chapeau. Je pouvais voir, d'où j'étais, la brise soulever quelques cheveux de la capitaine. Quand le Henna se mit en garde et qu'elle l'imita, sa rapière droite comme une ligne imperceptible sur l'horizon, les soldats tout autour retinrent leur souffle.

L'issue de ce duel, comme de tous les autres dans une guerre si harassante, changerait bien peu de choses sur l'échiquier. Le lendemain, nous serions encore enfoncés

dans la boue et la neige, désespérés de franchir ce champ pilonné par l'artillerie henna. Mais pour moi, comme pour mes compagnons, les soldats maigres et affamés incapables de prendre la Passe d'Ettan, ce pouvait être une lumière d'optimisme, ou un jet de noirceur sur nos prochaines semaines.

Un duel arrangé par les maréchaux, en temps de guerre, c'est une tentative de paraître civilisés. Et vous savez aussi bien que moi ce qu'il advient de la civilité des hommes quand les drapeaux se lèvent et que les tambours résonnent.

Depuis un jour qui me semblait déjà lointain, celui où cette soldate m'avait défendue au milieu d'une ruelle couverte contre trois spadassins, j'avais vu Cassandre se battre plus d'une fois. Je connaissais l'étendue de son art. Ma gorge se noua malgré tout dès que les épées des duellistes se touchèrent. Il n'y a rien de plus certain que l'incertitude.

Le soldat henna ouvrit les hostilités en exécutant une offensive prudente. Je vis la capitaine esquiver l'attaque et riposter aussitôt.

S'ensuivit une danse vive et dangereuse. Une conversation entre bretteurs d'élite, dans ce langage qu'eux seuls connaissent. L'harmonie saccadée d'une rapière et d'une dague, les estocs portés au cœur, les fouettés qui désarment ou défigurent. Parades éclair, assauts rythmés. Les risques que l'on doit prendre et ceux qui nous prennent tout.

Comme le crescendo d'une musique d'opéra, quand l'apogée devient inévitable, mon pouls s'accélérait au fur et à mesure que l'échange s'intensifiait. Le grand Henna était un rude adversaire.

Dans une ultime charge, il croisa les pieds et plongea sa lame vers l'avant.

Cassandre avait anticipé. Sa botte arrière glissa dans la boue, sa main armée de sa dague s'appuya au sol.

Tendue de tout son long dans une fente, la capitaine laissa filer l'épée du Henna au-dessus de sa tête tandis qu'elle enfonçait la sienne dans son ventre.

Quelque part dans la Passe d'Ettan, le croassement d'un corbeau flotta au vent.

La silhouette du Henna s'affala d'abord à genoux. C'était autour de moi le silence, mais je pouvais entendre dans ma tête le vaincu râler et cracher du sang. Après trois ans, j'en étais venue à bien connaître le récit d'un homme qui meurt.

À contre-jour, je vis Cassandre botter l'épée de son adversaire et lui passer, une fois pour toutes, sa dague au travers du cou.

Une fin brutale à la dernière envolée d'un si brillant concert.

Dans notre tranchée, les fantassins impériaux hurlèrent leur joie. La Légion lutane qui habitait cette plaine depuis deux mois se réjouissait. C'était le premier duel légalement disputé entre les camps. Cette victoire devait être un bon signe.

Mon cœur avait beau chanter avec les Lutans, mes lèvres restaient closes. Autour de moi, les Orageuses regardaient silencieusement leur capitaine émerger victorieuse. Il n'y avait dans leurs yeux jaunes rien de plus qu'une sorte d'acquiescement. L'indifférente résignation de celles qui ont accepté, il y a longtemps, les soubresauts du destin. Ceci n'était, après tout, que le dénouement d'un très petit chapitre de notre longue histoire.

Cassandre Montferras laissa l'homme s'écrouler sur son flanc. Elle ramassa son manteau pour y essuyer sa lame, remit son chapeau sur sa tête et fit quelques pas vers les auvents des maréchaux. Les officiers assis sur leur chaise, vainqueurs ou perdants, semblaient de marbre. Leurs secrétaires

ne cessaient de griffonner, penchés sur leur parchemin. Il fallait tout enregistrer.

La capitaine des Louves exécuta une sobre courbette et prit son congé. Alors qu'elle revenait de son enjambée ferme vers notre tranchée, je discernai mieux son visage éclaboussé de sang.

J'avais quatorze ans, en ce dernier jour du mois d'oriole. Le soixantième de notre campagne en Ettassenan. Plus de trois années depuis mon départ des Îles. Entre les épaules de mes sœurs d'armes, je contemplai Cassandre marcher vers nous, les traits serrés, le regard absent. Je gravai cette image en ma mémoire, comme l'une des innombrables fresques racontant les tragédies, les victoires amères et la légende de mon peuple.

Quand le soleil eut fini de s'étirer sur l'horizon, le cadavre du duelliste henna n'était plus là. Les canons, impatients, reprirent alors leur musique.

III

LA PASSE

Cet épisode de mon histoire est à propos d'un sourire.

Ce sourire, vous devez avoir appris à le connaître, déjà. C'est celui que fait une femme entre deux crachats rouges, ses yeux dorés plantés vers l'avant, sa peau couverte du sel de sa sueur et d'un sang qui ne lui appartient pas tout à fait.

On ne peut sourire ainsi qu'avec le dos bien droit et la sensation ferme du sol sous ses pieds. On ne peut trouver en soi un tel sourire qu'après avoir épuisé toutes les émotions que la guerre exige, qu'après être morte puis avoir été ramenée à la vie, qu'après avoir traversé cette brume lourde et vermeille, celle qui sépare les survivants des autres.

Il faut être acculée à des flammes, ou à un mur hérissé de piques, ou cernée de mousquets qui n'attendent que le geste, l'appel, pour répandre fumée et tonnerre. On doit être femme pour sourire ainsi, héritière des histoires et des menaces qui n'appartiennent qu'aux femmes, armée de ce sourire comme de l'épée ébréchée tenue dans une main qui ne la lâchera jamais.

Plus que tout, c'est un sourire silencieux. Il se contente de ses dents brisées et du sang qui lui reste dans la bouche, et il n'y a rien à dire, rien à crier. C'est probablement la seule chose qui compte vraiment, après toute la douleur et la violence,

toute la rage qui vient de s'acharner sur un morceau du monde. La seule chose qui ne soit pas absurde, mais plutôt nécessaire, c'est le sourire ensanglanté que fait une femme aux iris jaunes en se taisant, cernée, face à la mort promise.

Les gens de mon peuple tendent à regarder Dieu dans les yeux quand l'aiguille du compas céleste leur pointe le cœur. Peut-être Dieu est-il alors curieux, soulagé ou inquiet de voir l'une de ses créatures le toiser comme s'il lui fallait avoir la peau de son Créateur en laissant la sienne.

Ce sourire devait apparaître aux moments marquants de ma vie. Comme l'écho du vacarme de nos Îles, comme le souvenir vif et impérissable de ma mère. Ce serait l'un des paramètres implacables des grands carrefours, quand le monde entier me semblerait être tenu à bout de bras au-dessus de ma tête. Et dans cette partie de mon histoire, à l'époque de la guerre et des missions périlleuses confiées aux gens d'Orage, le sourire rougi d'une Louve s'avérerait crucial. Comme une pluie met fin à un brasier. Ou l'inverse.

À côté du papier, de mon encrier et de ma lampe, mes vieux journaux n'ont pas encore été ouverts. Je n'en aurai pas besoin. Invoquer les spectres de mon premier — et mon seul — service pour vous raconter l'horreur sera facile. Envoyer quelqu'un à la guerre, c'est le blesser à tout jamais, qu'il s'en sorte physiquement indemne ou non. Le poids des années — et l'habitude de la souffrance, peut-être — étouffe la douleur de ma mémoire, mais n'efface en rien la clarté des images qu'il me reste.

Trois volumineux cahiers aux feuilles jaunies. C'est ce que je pris le temps d'écrire, entre mes onze et mes seize ans, durant les campagnes infernales et les missions suicidaires auxquelles je me joignis. Comme le souvenir de Lucille, ma gouvernante d'enfance, me rappelle le goût de ses tartes

aux pommes, celui de la guerre en Ettassenan me brûle la gorge. La cendre chaude m'est une saveur bien familière.

Près de soixante ans plus tard, j'ignore exactement les retombées de la bataille pour la Passe d'Ettan, au cœur du plus ancien duché des montagnes hennas. Après tous les mouvements de frontières, les révolutions et les couronnes fracassées, je ne pourrais dire à quoi cela aura servi. Repousser d'un an ou d'une décennie l'inéluctable ; cent mille ou deux cent mille réaux de plus dans la poche d'un riche bourgeois, une ligne que l'on retrace quelques cheveux plus loin sur une carte.

Ce ne fut peut-être qu'une campagne comme une autre dans les livres militaires de la *Lutchwae*. Une énième tache rouge dans le long récit impérial.

Je plongeai ainsi, tête première, dans cette réalité terrible, celle qui trempait les Natifs dans l'abîme et qui déchiquetait le monde.

* * *

— Vont-ils vraiment venir ?

Hélène haussa les épaules. Il m'était difficile de distinguer ses yeux plissés, avec sa peau, ses vêtements et ses prunelles qui se fondaient dans la nuit. La lieutenante souffla doucement sur la mèche fumante de son mousquet, pour la garder chaude.

— Les Hennas sont moins susceptibles que les Rouges.

L'état-major de l'armée lutane nous avait postées en sentinelles dans les bosquets d'épicéas et de mélèzes déracinés par des obus. Nos maréchaux pressentaient que l'humiliation infligée par Cassandre, lors du duel, serait nécessairement